



la photographie  
par dominique baqué

## transits

Après avoir élaboré une série de photographies prises dans le cadre de promenades et d'enquêtes urbaines, qui toutes s'attachaient à problématiser la représentation «d'après la peinture», le cadre, l'écran et la fenêtre, puis inscrit la matérialité picturale sur l'image photographique, Hartmann a progressivement élargi son enquête à partir d'une question principale : où se trouve la peinture aujourd'hui ?, et a focalisé son regard sur cette forme d'urbanité ultime que sont chantiers, routes et autoroutes, couloirs de métro, lieux – ou, plus exactement, non-lieux de passage, de circulation et de transit. Dès lors, l'expérimentation, à la lisière du photographique et du pictural, revêt deux formes : soit la «réinjection» de la peinture dans l'environnement sous forme d'affiches ; soit la retouche à l'émail sur la photographie elle-même, animée par la dialectique du mat et du brillant. Il en advint des espaces monochromes, de plus en plus nettement apparentés aux sigles et aux logos, et qu'Hartmann qualifie volontiers de «photos-tableaux». La couleur matricielle en fut d'abord l'orange, choisie pour sa capacité à capter la lumière, adhérer à la ville et susciter, à long terme, une «contamination» par la couleur des différents lieux investis par l'artiste.

Mais très vite, contre le double risque de la systématisme et du logo par trop identifiable, Hartmann a étendu sa palette chromatique au noir, au gris et au violet, et expérimenté des matières industrielles comme le skaï ou le miroir. La photographie n'est jamais ici purement illustrative ou documentaire. Bien davantage, elle est cette «chorégraphie mécanique» qui fait corps avec les actions de l'artiste et délivre l'histoire d'un présent : la photographie est là, essentielle, lorsqu'Hartmann mobilise ses «tableaux portatifs», ou encore ses «tableaux valises» – valises monochromes sur roulettes, pourvues de poignées mais délibérément lourdes et encombrantes – dans des espaces publics, lieux de parcours et de



Cécile Hartmann. «Sensori». 1999. 180 x 120 cm. Tirage argentique couleur sur aluminium

fatigue : métro, couloirs et corridors, rues où trop de voitures circulent, où trop de bruit agresse, où trop de vitesse aveugle s'abîme dans le non-sens... Qu'il s'agisse de valises orange ou de panneaux réflecteurs, arrimés aux épaules par des courroies, les objets conçus par Hartmann exercent une fonction systématique de ralentissement : ils entravent, peu ou prou, le corps, incommodent le passant pressé, freinent ces flux dont on dit qu'ils sont ceux-là mêmes de la post-modernité.

Dans ces espaces publics qui accueillent, reçoivent la fatigue des nomades urbains, les porteurs de Hartmann ne donnent à voir que leur dos : le dos, soit la partie du corps que l'on ne maîtrise jamais mais qui sans cesse est vue, perçue, ressentie par tous les autres, c'est-à-dire par tous ceux qui, derrière nous, empruntent les mêmes voies de passage.

D'où cette possible «compassion à travers le dos» qu'évoque avec sensibilité l'artiste : ce dos fatigué, ce dos empêché qui me précède, où va-t-il ? De quelle vie, de quelles passions, de

quels abandons, aussi, est-il le signe, humble et opaque ? Pour autant, la compassion invoquée ne se dévoie jamais en mièvre sensiblerie : car il entre aussi quelque chose d'incongru, d'abscons et d'obtus dans ces objets ralentisseurs, dans ces corps empêtrés et empêchés qui se meuvent avec lenteur et difficulté là où il conviendrait de se hâter.

Comme chez Buster Keaton, dont le comique est tout à la fois cocasse, subtil et mélancolique, les objets portatifs de Hartmann induisent toujours une faille, un décalage par rapport à l'environnement normatif. Façon de dire que la lenteur comme contrepoint offert à la contemporanéité ouvre peut-être un espace de liberté et confère un pouvoir métaphorique à n'importe quel événement, jusqu'au plus banal, jusqu'au plus insignifiant. ■

Vera Frenkel, *Body Missing*, Centre culturel canadien (9 février - 27 mars). Parallèlement, au CCC, exposition d'Aganetha Dick. Cécile Hartmann, *Sensori*, Artère. Espace d'art contemporain à Boulogne (2 février - 28 février).



C. Hartmann. «Sylver». 2000. Tirage argentique couleur / aluminium. 80 x 120 cm